

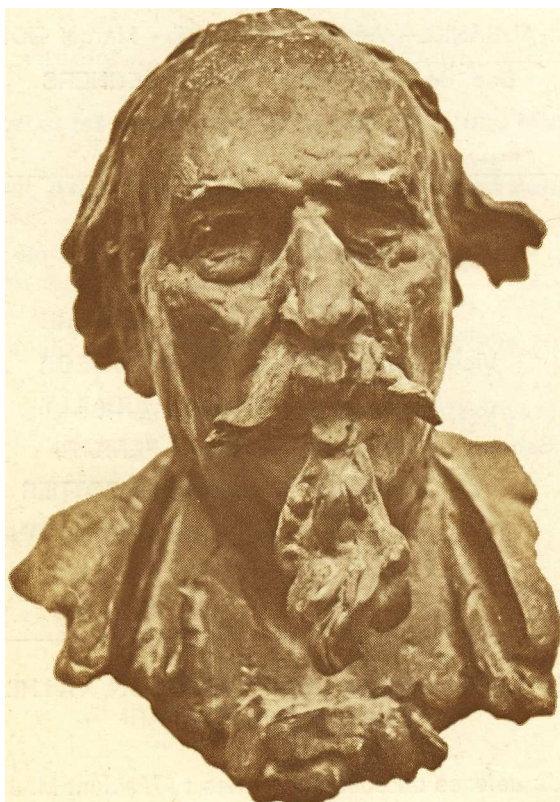
# BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE  
Siège social : MAISON PABLO NERUDA - 66 Rue du 4 Septembre - 13200 ARLES

Spécial Frédéric Mistral

Deuxième série .. N° 39 Prix 5 F.

Bulletin trimestriel - Décembre 1980



**COMITÉ DE PARRAINAGE :**

Présidents d'Honneur M<sup>e</sup> Pierre FASSIN et M. A. VAILHEN

Parrains : † Henri BOSCO

MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL

Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER - Élisabeth BARBIER

MM. Yvan AUDOUARD - Jean-Paul CLÉBERT

Yvan CHRIST - Louis FÉRAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN

Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER

Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER

Charles ROSTAING - Marcel CARRIÈRES - René JOUVEAU

Henri AUBANEL - André CASTELOT - Marcel BONNET

Duc de CASTRIES - Pierre SEGHERS

**BUREAU :**

Président : M. René VENTURE

Vice-présidents : M. Bruno MATEOS

M. Maurice BAILLY

Secrétaire Générale : Madame FERRARI

Trésorier : M. François POTTIER

Archiviste : M. René GARAGNON

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGNON, VAILHEN et BAILLY  
Secrétaire : Mme FERRARI

Commission de défense du costume d'Arles : Président M. J-F CHAUVET

Section Jeunes : Patrick PÉTRINI . Paul RENSCH . Pierre MULLER

**ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 20 F.**

Les Amis du Vieil Arles, BP 30 — 13633 ARLES - CCP 4439-15 Marseille

# SOMMAIRE

	PAGES
Préface par R. Venture .....	2
Frédéric Mistral et les légendes arlésiennes par Bruno Matéos.	3
Frédéric Mistral, Arles et le Museon Arlaten par Rémi Venture.	15
Aspects de la vie arlésienne à travers l'œuvre de Mistral par Pierre Néri .....	17
Lou rèng de la vilo d'Arle dins l'obro de Mistral pèr Oudilo Rio	23
La place de la ville d'Arles dans l'œuvre de Mistral par Odyle Rio	26

# PRÉFACE

## 1980... l'année MISTRAL

Le présent numéro de ce bulletin, comme le précédent, concrétise la participation de notre association à la commémoration du cent cinquantième anniversaire de la naissance de F. MISTRAL.

Après l'évocation des monuments, des jeunes filles et de l'histoire d'Arles dans l'œuvre de MISTRAL, voici les légendes, la vie de tous les jours des Arlésiens, la place de la cité et le Museon Arlaten à travers les inoubliables écrits du Maître de Maillane.

Beaucoup d'Arlésiens trouveront ici et découvriront peut-être tout l'attachement et la grande admiration que F. MISTRAL portait à notre ville.

Comme pour notre bulletin de septembre dernier, je ne puis que féliciter les auteurs de ces articles pour l'important travail qu'ils ont fourni.

Je suis persuadé que tous nos lecteurs souscriront de grand cœur, comme moi-même, à la reconnaissance que nous leur devons pour avoir ainsi contribué au renom de la ville d'ARLES en ces jours consacrés au souvenir de l'immortel chancre de la Provence.

LE PRÉSIDENT,  
**R. VENTURE**

# FRÉDÉRIC MISTRAL ET LES LÉGENDES ARLÉSIENNES

On a dit que Mistral était très superstitieux. Là, comme ailleurs, des faits et des attitudes du Maître, réels certes, ont été amplifiés et exagérés par la légende et le culte mistraliens. C'est en quelque sorte ce qu'affirme **Lou Nebout**<sup>(1)</sup> dans les souvenirs qu'il a publiés sur la vie de son grand-oncle. On connaît surtout les histoires qui courent sur les chiens de Mistral, notamment sur Pan Perdu en qui le poète voyait la réincarnation d'un ancien troubadour ; de même sur cette plante d'acanthé qui aurait poussé dans son jardin de Maillane tout contre une sculpture antique représentant une acanthé. Dans le même ordre d'idées, Yvonne Sarcey a rapporté dans **Les Annales**, au lendemain de la mort de Mistral, l'histoire de cette horloge arrêtée que le poète disait pouvoir remettre en marche en lui adressant cette invocation :

« Voyons ! toi qui es de la famille, toi qui as toujours exactement donné l'heure à mon père et aux miens, âme de la maison, gardienne des habitudes, sentinelle de nos jours sagement ordonnés, tu ne vas pas, maintenant, te permettre des caprices. Nous t'en prions, continue à être une brave horloge, traditionnelle, honnête, sans reproche. »

Plaisanterie que tout cela, de la part d'un homme à la solide bonne humeur ? on peut le penser. Il n'en demeure pas moins vrai que Mistral a toujours prouvé dans ses poèmes, et dans son **Museon Arlaten** – un de ses poèmes les plus émouvants – l'importance qu'il accordait aux légendes populaires et aux symboles. Son respect pour toutes les manifestations du mystère était conforté par certains événements de sa vie où il voyait la réalité d'un pouvoir surnaturel. Chacun sait le rapport étroit qui existe entre les faits de sa vie les plus importants et les solennités de la Vierge : il est né le 8 septembre 1830, jour de la Nativité de Marie, la publication de **Mirèio** eut lieu le 2 février 1859, en la fête de la Purification, la dédicace à Lamartine est datée du 8 septembre 1859, enfin Mistral meurt le 25 mars 1914, jour de l'Annonciation, cette fête pour laquelle il avait écrit un de ses cantiques les plus émouvants, **l'Anunciado**.

D'autre part nous savons quelle grande foi Mistral avait dans le pouvoir pythagoricien des nombres et les vertus qu'il attachait en particulier au **sept** : son prénom **Frederi** avait sept lettres, comme son nom de famille et comme le mot **felibre** ; les Primadié étaient sept comme les rayons de la Sainte Estelle ; il mettait sept ans à écrire ses grands poèmes. Mistral lui-même écrivait à Eugène Burnand qui devait faire le décor de la première page de **l'Aiòli** (1890) :

« Veuillez, je vous prie, donner un petit coup de collier pour arriver à temps ; le 7 janvier est la date talismanique et cabalistique que nous ne pouvons outrepasser, c'est le chiffre de l'œuvre des 7 jours, c'est-à-dire de la Création du monde ; le Félibrige, avec son étoile à 7 rayons, est basé là-dessus... »<sup>(2)</sup>

Accordant droit de cité dans son œuvre à tout ce qui faisait l'âme de la Provence, Mistral était tout disposé à faire une large place aux légendes, véritable émanation de la culture populaire. Michelet disait : « Aux époques civilisées on écrit l'histoire, aux temps barbares on la fait. » Et la légende pourrait être considérée comme l'histoire des temps qui n'en avaient pas encore ; elle serait en quelque sorte de l'histoire poétisée, qu'on aurait embellie jusqu'au merveilleux.

Nous avons un bel exemple de cette transformation poétique dans **Lou Porto-Aigo**, cette chanson si connue dont le manuscrit<sup>(3)</sup> se trouve au **Museon Arlaten**, et que Mistral publia pour la première fois dans l'**Armana Prouvençau** de 1868, page 76. Elle fait partie depuis 1875 du recueil des **Isclò d'Or**.

### LOU PORTO-AIGO

A-n-Amadiéu Pichot, arlaten<sup>(4)</sup>

*Er : O pescator dell'onda*

En Arle, au tèm di Fado,  
Flourissié  
La rèino Pounsirado,  
Un rousié !  
L'empeiraire rouman  
Ié vèn demanda sa man ;  
Mai la bello en s'estremant  
Ié respond : Deman !

— O blanco estello d'Arle,  
Un moumen !  
Escoutas que vous parle  
Umblamen !  
Pèr un de vòsti rai  
Vous proumete bèn verai  
Que ço que voudrés farai,  
O que mourirai.

— Eh ! bèn, diguè la rèino,  
Siéu à tu,  
E jure, malapèino !  
Ma vertu,  
Que tiéuno siéu de-bon  
S'à travès Crau e Trebon  
De Vau-cluso sus un pont  
M'aduses la font —

Esvèntron li mountiho,  
Li touret ;  
A travès dis Àupiho  
Tiron dre :  
L'espetaclous eigau,  
Lou porto-aigo sènso egau.  
Sus l'estang de Barbegau  
Marcho que fai gau.

En Arle enfin la Sorgo,  
O bonur !  
Un bèu matin desgorgo  
Si flot pur :  
Au toumbant clarinèu,  
En trepant coume d'agnèu,  
Tout un pople palinèu  
Béu à plen bournèu.

### Traduction :

#### L'AQUEDUC

À Amédée Pichot, Arlésien

*Air : O pescator dell'onda*

A Arles, au temps des Fées, - florissait  
- la reine Ponsirade, - un rosier !  
- L'empereur de Rome - vient lui

Eh bien, la reine dit, - je suis à toi, -  
et je jure mes grands dieux, - ma  
vertu, - que je suis vraiment tienne,

*demander sa main ; - mais la belle,  
en s'enfermant, - lui répond ;  
« Demain ! »*

*- si, à travers la Crau et le Trébon, -  
tu m'amènes sur un pont - la  
fontaine de Vaucluse. »*

*« O blanche étoile d'Arles, - un  
moment ! - écoutez que je vous parle  
- humblement ! - Pour un de vos  
rayons, - je vous promets bien sûr-  
que je ferai votre vouloir - ou que  
je mourrai. »*

*Ils éventrent les collines, - les  
buttes ; - au travers des Alpilles -  
ils percent droit : - le prodigieux  
canal, - l'aqueduc sans pareil - sur  
l'étang de Barbegal - marche que  
c'est merveille.*

*Dans Arles enfin la Sorgue, - o  
bonheur ! - un beau matin déverse -  
ses flots purs : - à la claire chute  
d'eaux, - en trépignant comme  
agneaux, - tout un peuple à faces  
pâles - boit à plein tuyau.*

Cette légende doit sa naissance au canal apportant à Arles les eaux des Alpilles. On voit encore des vestiges importants de cet aqueduc près de Barbegal, à l'endroit où il servait à faire fonctionner la meunerie romaine étudiée par Fernand Benoit. Ce dernier évoque par ailleurs la légende de la reine Ponsirade dans la préface aux « Alpilles » de M. Pezet (1949) : « L'aqueduc qui alimentait la cité d'Arles, à l'époque d'Auguste, prenait sa source principale aux « laurons » de Mollégès, avant de parcourir les sinuosités des Alpilles. Il est associé à l'histoire légendaire de Charlemagne dans le **Roman de Tersin** (...) L'âme populaire revit dans la légende de la Reine Ponsirade. »

Frédéric Mistral s'était beaucoup intéressé à ce **Roman de Tersin** que son ami Paul Meyer avait étudié en 1872 dans un article de **Romania** intitulé : « **Tersin**, tradition arlésienne. »<sup>(5)</sup> Nous trouvons dans la correspondance échangée entre les deux hommes et publiée récemment (1978) par Jean Boutière<sup>(6)</sup>, une série de lettres relatives à cette légende dont nous extrayons quelques passages.

**Meyer à Mistral :**

Passy, 24 décembre 1871<sup>(7)</sup>

Mon cher ami,

Je pense que mon imprimeur vous aura envoyé, selon mes instructions, une épreuve de mon petit mémoire sur cette singulière légende arlésienne, qui contient des traits sûrement anciens, et qui pourtant n'est signalée par aucune allusion avant J. de Nostre-dame. Les mentions topographiques qui s'y trouvent paraissent fort exactes, soit qu'elles existent d'origine, soit qu'elles aient été ajoutées dans un des remaniements. Et puis à côté de cela, il y a des indications qui paraissent tout à fait fantastiques, comme celle de cet [mot illisible, cachet de la Bibliothèque dessus] qui paraît se trouver entre Marseille et Arles (§ 8). Si vous avez là-dessus quelque idée, je vous serai obligé de m'en faire part.

Notons que le même jour (24 décembre 1871), Mistral écrivait à Paul Meyer la lettre dont nous publions des extraits car elle contient des détails intéressants sur la légende de Roland en Arles. Elle est également une preuve supplémentaire de l'érudition de Mistral en matière linguistique et historique.

### **Mistral à Meyer :**

[24 décembre 1871]<sup>(8)</sup>

Mon cher ami,

Mais pour l'heure, laissons de côté le rêve et arrivons aux observations relatives au manuscrit de *Tersin*.

— Le paladin Rolland [sic] a laissé diverses traces dans la tradition orale de notre pays, et voici quelques exemples que je tire de mon diction[aire]. Outre le nom de la *Tourre de Rouland*, et celui des *fourco de Rouland* que portaient au XIII<sup>e</sup> siècle les deux colonnes qui sont encore debout dans le théâtre d'Arles, je trouve *Lou saut de Rouland*, qui est un escarpement des Alpilles, près de Fontvieille. Vu la proximité d'Arles, la tradition aurait bien pu voir là *la guardia* sur laquelle monta Roland pour examiner l'armée sarrasine.

À Mazargues près Marseilles, il y a aussi une *baumo de Rouland* qui renferme des stalactites.

César de Nostre Dame dit encore ceci : « On tient que le paladin Roland est enterré avec Samson de Bourgogne à la tombe des rois d'Arles. » — enfin *faire Rouland*, faire des prodiges, faire l'impossible, *se crèire Rouland* ; être présomptueux, sont des locutions très usuelles ici.

Je ne vous parle pas du *sabre de Rouland* suspendu autrefois dans l'église de Rocamadour (Lot), ni du *toumbèu de Rouland* près de Bèdeillac (Ariège), ni du *pas de Rouland* près d'Itraxoit en Roussillon, ni de la *brèco de Rouland* près de Luz, ni de la *vau de Rouland*, à Roncevaux. Ce n'est pas dans votre sujet. Je dois pourtant vous signaler un *Saint Rolland d'Arles*, mentionné sans autre détail par le martyrologe.

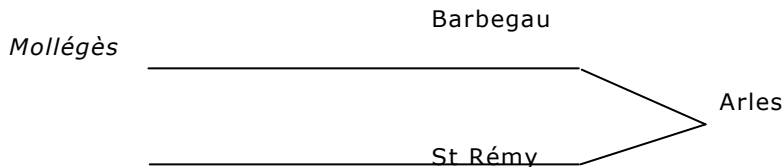
— *L'ayga que venia dels Laurons d'entre Moleges a Sexta*. L'exactitude de cette indication faisait croire que l'auteur du récit était de S. Remy [sic]. En effet, l'eau qui alimentait principalement l'aqueduc d'Arles provenait des *Laurons* de Mollegès. *Lauroun*, surgenon d'eau, source à fleur de terre.

*Moun cor es un lauroun que verso. (Mirèio, C. XII.)*

Les *laurons* de Mollegès qui existent encore au milieu d'anciens marécages, à l'est de S. Remy [sic], produisent un cours d'eau, *Lou Riau*, qui suit encore l'ancien aqueduc romain souterrain de 712 mètres (parfaitement conservé) jusqu'à la ville de S. Remy [sic]. L'endroit où l'eau des *laurons* se précipite dans l'ancienne conduite



s'appelle *lou traou sarrasin*. Ce ruisseau, qui jadis poursuivait son cours tout le long des Alpilles jusqu'à Arles, est aujourd'hui arrêté à St Remy [sic], d'où il se dévie sur Maillane pour faire tourner les moulins. L'autre branche de cet aqueduc épique colligeait les eaux du versant méridional des Alpilles, traversait l'étang de *Barbegau* (où l'on voit encore des ruines gigantesques) et venait aussi à Arles comme suit :



*Le pont de Barbegault* existe encore, mais ce n'est pas un pont construit sur des roubines ; ce sont des arcades en ruines qui portaient l'aqueduc à travers les marais.

Cet aqueduc, que j'ai nommé *épique*, a aussi, vous savez, sa légende (la source de Vaucluse amenée à Arles par un prince amoureux d'une reine d'Arles). Je l'ai mise en œuvre dans mon *Porto-Aigo*, (Armana, 1860).

Pardon de ce décousu. Mais vous voyez que la veillée de Noël ne m'empêche pas de vous lire.

*Bàni fèsto !*

F. Mistral.

Maillane, 24 X<sup>re</sup> 1871.

N.B. J'oubliais de vous dire que le souvenir de Childebrand, frère de Charles Martel, pourrait bien avoir donné naissance au dicton *Redecoume Chabran*, proverbial à Arles, Tarascon et Avignon.

Le nom de **fourco de Rouland** donné autrefois aux deux colonnes du théâtre antique d'Arles me rappelle une phrase que j'ai lue dans les notes d'Armand Dauphin<sup>(9)</sup> : « On me citait l'explication du brave gardien du théâtre antique qui disait en parlant des colonnes de ce théâtre « Voyez ces colonnes, autrefois on s'en servait pour tuer les gens ! On les faisait placer sur le haut des colonnes et on les précipitait en bas ! »<sup>(10)</sup>

Mais revenons à davantage de sérieux. Le 1<sup>er</sup> février 1872 Paul Meyer répond à Mistral :

(...) « Je ne puis dans l'état où je suis répondre à votre dernière lettre ; laissez moi seulement vous dire, cher ami, que vous avez fait une grande dépense d'enthousiasme en pure perte. Je crois que vous n'avez pas lu mon introduction, ou du moins pas avec le soin nécessaire. Il n'y a dans ces deux textes que deux faits appartenant à une ancienne tradition : la prise d'Arles sur les Sarrasins par Charlemagne (qui prend la place, comme presque toujours, de

Charles Martel) et l'introduction des vivres et des secours par les aqueducs. Tout le reste, à commencer par Roland, remonte au XIII<sup>e</sup> siècle tout au plus.

Vous vous donnez une peine inutile pour chercher des traces de Roland dans le Midi : s'il y en a, *elles viennent du Nord*. Les armes de Roland conservées à Roncevaux sont du XII<sup>e</sup> s. Vous me parlez de l'arc de Roland, au Théâtre d'Arles, mais lisez donc les notes de mon introduction, vous verrez qu'il s'agit d'un archev. d'Arles : rien n'est mieux prouvé. Les indications locales dont abonde le texte *B* sont *sans aucun doute* du copiste de ce texte (par conséquent du 16<sup>e</sup>), qui a voulu faire de la couleur locale. Je démontre tout cela dans mon introduction, ainsi pas d'illusion et si vous parlez de ce texte dans *l'Armana* de l'an prochain, n'induisez pas en erreur poétique vos lecteurs. »<sup>(11)</sup>

S'il est un mot à retenir dans cette lettre, c'est **enthousiasme**. Malgré ses tâtonnements, et peut-être ses erreurs, c'est en effet l'enthousiasme qui caractérise l'attitude de Mistral devant les légendes provençales et leurs survivances. Dans cette œuvre non écrite, ce poème pour ceux qui ne savaient pas lire, cette « arche de Noé », à laquelle il avait réservé le meilleur de ses dernières années, le **Museon Arlaten**, Mistral a eu soin de réserver toute une salle aux légendes et aux croyances populaires du pays. Et c'est avec une passion véritable qu'il recueillait les vestiges de ces façons de penser d'un autre temps, que l'évolution des mœurs commençait déjà d'effacer.

Quand il publia sa première grande œuvre – et son chef-d'œuvre ! – Mirèio, le poète fit une place non négligeable à certaines des légendes du terroir arlésien, notamment à la légende des cailloux de la Crau. Le chant VIII porte d'ailleurs comme titre « **La Crau** ». Au cœur de ce chant Mistral fait un rappel de la légende bien connue dans sa description de la plaine, « **la grand plano sôvertouso** » (la grande plaine sauvage) :

Acampestrido e secarouso,  
L'inmènso Crau, la Crau peirouso  
Au matin pau à pau se vesié destapa ;  
La Crau antico, ounte, di rèire  
Se li raconte soun de crèire,  
Souto un deluge counfoundèire  
Li Gigant auturous fuguèron aclapa.  
  
Li testoulas ! em'uno escalo,  
Em'un esfors de sis espalo  
Cresien de cabussa l'Ounnipoutènt ! Deja  
De Santo-Ventùri lou serre  
Ero estrassa pèr lou pau-ferre ;  
Deja l'Aupiho venien querre,  
Pèr n'apoundre au Ventour li grand baus eigreja

Diéu duerb la man ; e lou Maïstre,  
 Emé lou Tron, emé l'Auristre,  
 De sa man, coume d'aiglo, an parti tóuti tres ;  
 De la mar founso, e de si vabre,  
 E de si toumple, van, alabre,  
 Espeirega lou lié de mabre ;  
 Em'acò s'enaurant, coume un lourd sagarés,  
  
 L'Anguieloun, lou Tron e l'Auristre,  
 D'un vaste curbecèu de sistre  
 Amassolon aquí lis oumenas... La Crau,  
 I douge vènt la Crau duberto,  
 La mudo Crau, la Crau deserto,  
 A counserva l'orro cuberto...

*On voyait le matin découvrir peu à peu - la Crau inculte et aride, - la Crau immense et pierreuse, - la Crau antique, où, des ancêtres - si les récits sont dignes de foi, - sous un déluge accablant - les Géants orgueilleux furent ensevelis.*

*Les stupides ! avec une échelle, - avec un effort de leurs épaules - ils croyaient renverser le Tout-Puissant ! Déjà - de Sainte-Victoire le morne - était déchiré par le levier ; - déjà ils venaient quérir l'Alpine, - pour en ajouter au Ventoux les grands escarpements ébranlés.*

*Dieu ouvre la main ; et le Mistral, - avec la Foudre et l'Ouragan, - de sa main, comme des aigles, sont partis tous trois ; - de la mer profonde, et de ses ravins, - et de ses abîmes, ils vont, avides, - épierre le lit de marbre ; - et ensuite s'élevant, comme un lourd brouillard,*

*L'Aquillon, la Foudre et l'Ouragan, - d'un vaste couvercle de poudingue - assomment là les colosses... La Crau, - la Crau ouverte aux douze vents, - la Crau muette, la Crau déserte, - a conservé l'horrible couverture...*

Il existe de cette légende une autre version selon laquelle Hercule, fils de Jupiter, se rendant en Espagne, allait traverser la Crau lorsqu'il fut attaqué par des gens du pays. Ayant épuisé contre eux ses flèches, il implora le secours de Jupiter qui fit tomber sur les assaillants de son fils une pluie de pierres dont la plaine est demeurée couverte. Nous sommes bien loin du lit déplacé de la Durance.

Mais il faut en venir maintenant à un aspect proprement arlésien de la légende avec une page que Mistral a publiée dans **l'Armana Prouvençau** de 1855 et qui a été reprise dans « Dernière prose d'Almanach » avec une traduction de Pierre Devoluy. Le **maïanen** y parle de l'Hôtel de Ville d'Arles, et surtout de la magnifique voûte de

son vestibule, œuvre de l'architecte arlésien Jacques Peytret et de Mansart. Ce texte n'ayant pas été réédité depuis 1930, donc maintenant très rare, nous le publions dans son intégralité.

## **LOU POUNCHIÉ DE JAQUE PEITRET**

Lou plan-pèd de la coumuno d'Arle es cubert pèr uno grando vouto que veritablamen se pòu dire un fin travai, talamen li pèiro soun bèn jouncho e bèn retengudo lis uno emé lis autre.

Lou mèstre massoun que la bastiguè, en 1675, èro un Arlaten nouma Jaque Peitret. Dison que, quand se devinè à la vueio d'avé acaba soun obro, li conse de la vilo ié cerquèron garrouio pèr lou pagamen.

Alor Jaque Peitret commencè de planta'n fort pounchié dins lou mitan de la salo e l'entrepachè de biais que la vouto semblavo retengudo rèn que pèraquéu pounchié. Quand aguè fa ' co s'enanè e res sachè plus ço qu'èro devengu.

Li conse de la vilo venguèron pèr reconèisse lou travai, mais en vesèt acò-d'aqui, s'anèron imagina que Mèste Jaque, vergougous de pas poudé leva lou pounchié sènso faire aclapa la vouto, s'èro leva de davans pèr que ié faguèsson pas la bramado. Alor se faguè troumpeta pèr caire e pèr cantoun que quau vourrié leva lou pounchié, ié dounarien un bèu mouloun d'argènt.

Manquè pas de massoun e di plus fort que venguèron vèire lou pres-fa ; mai quand avien bèn eisamina li causo, touti toumbavon d'acord que lou pounchié noun se poudié leva sènso faire aclapa la vouto.

Que me comton l'argènt e lève lou pounchié, faguè alors un vièi paure que s'avancè au mitan, plega dins uno marrido jargo. Li massoun e li conse avien l'èr de se trufa d'èu ; mais quand uno fes tenguè li senepo, lou paure intrè fieramen souto la vouto e jitant, apereila, sa jargo espeïandrado :

Conse d'Arle, faguè Jaque Peitret (car èro bèn éu), qu'eiço vous aprenque à jamai marcandeja lou travai di bons òubrié, e, subre-tout, quand entendès rèn à l'obro.

Alor d'un cop de pèd fai sauta lou pounchié e la vouto, soulido e imbrandablo s'espandiguè touto bello sus la tèsto di Conse estabousi.

### **Traduction :**

#### **L'ÉTANÇON DE JACQUES PEITRET**

*Le rez-de-chaussée de l'hôtel de ville d'Arles est recouvert par une grande voûte qui est véritablement, on peut le dire, un fin travail, tant les pierres en sont bien jointes et bien liées les unes avec les autres.*

*Le maître maçon qui la bâtit, en 1675, était un Arlésien nommé Jacques Peitret. On dit que, quand il fut à la veille d'achever son travail, les consuls de la ville lui cherchèrent des difficultés pour le paiement.*

*Alors, Jacques Peitret commença à planter un fort étançon dans le milieu de la salle et le disposa de telle sorte que la voûte semblait retenue seulement par cet étançon. Quand il eut fait cela, il s'en alla et personne ne sut plus ce qu'il était devenu.*

*Les consuls de la ville vinrent pour reconnaître le travail ; mais en voyant l'éstançon ils allèrent s'imaginer que maître Jacques, honteux de ne pas*

*pouvoir l'enlever, s'était enfui pour qu'on ne lui fit point la huée. Alors on fit trompeter par places et carrefours qu'on donnerait à qui voudrait enlever l'étauçon une belle somme d'argent.*

*Il ne manqua point de maçons, et des plus forts, qui vinrent voir la tâche ; mais quand ils avaient bien examiné les choses, tous tombaient d'accord que l'étauçon ne pouvait s'enlever sans faire écrouler la voûte.*

*- Qu'on me compte l'argent et j'enlève l'étauçon, fit alors un vieux pauvre qui s'avança, plié dans une mauvaise cape.*

*Les maçons et les consuls avaient l'air de se moquer de lui ; mais une fois qu'il tint l'argent, le pauvre entra fièrement sous la voûte et jetant au loin sa cape en haillons :*

*«Consuls d'Arles, fit Jacques Peitret (car c'était lui), que ceci vous apprenne à ne jamais marchander le travail des bons ouvriers ; et, surtout, quand vous n'y entendez rien !».*

*Alors, d'un coup de pied, il fait sauter l'étauçon, et la voûte, solide et inébranlable, s'épanouit toute belle sur la tête des consuls stupéfaits.*

Ces lignes constituent le dernier écho d'une tradition légendaire qui s'est perpétuée dans Arles depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. À l'époque elle se transmettait oralement ; puis le Père Fabre dans ses « **Remarques historiques** » (1743) tenta de contester le rôle qu'avait joué Mansart afin de relever la gloire de Peytret : « Ces voûtes devaient toutes porter dans leur terme sur une colonne posée au milieu de l'espace mais Peytret renchérissant sur Mansart supprima le pilier par deux contre-voûtes, soutint tout ce grand corps et rendit l'ouvrage plus hardi et plus ingénieux de moitié. »<sup>(12)</sup>

La même thèse était reprise quelques années plus tard par le chevalier de Gaillard (1764) : « Mansart lui-même la trouva si hardie qu'il marqua dans le milieu un pilastre pour lui servir d'appui, mais le Sr Peytret, architecte ingénieur conducteur de l'édifice, fut moins timide, il proscrivit ce soutien qui auroit été défectueux et l'événement l'a justifié». <sup>(13)</sup>

Nous pensons qu'il est légitime d'écrire, avec Jean Boyer, « qu'on ne peut qu'accueillir avec réserve le témoignage de ces deux auteurs, qui ne furent nullement contemporains des faits rapportés puisqu'ils sont nés respectivement en 1710 et 1724. (...) Le Père Fabre et le chevalier de Gaillard ont sans doute rapporté une tradition locale, transmise oralement au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont je verrais volontiers l'origine dans l'enlèvement du dernier étai de la voûte du vestibule, au moment où Peytret fit procéder à son décintrage. Cette délicate opération dut frapper l'imagination populaire et, le patriotisme local aidant, les faits rapidement déformés donnèrent naissance à une légende dans laquelle le beau rôle était dévolu à l'architecte arlésien ». <sup>(14)</sup>

Mais il n'en demeure pas moins vrai que les qualités professionnelles de Jacques Peytret ont été saluées dès la construction de l'hôtel de ville et continuent de susciter l'admiration.

Avec le chant cinq de **Mirèio** nous arrivons à une légende qui plonge ses racines dans le fantastique. Mistral nous dépeint une scène hallucinante dont on ne trouve l'équivalent que dans certains épisodes dantesques. Elle se place au moment où Vincent vient d'être frappé par le trident d'Ourrias le prétendant éconduit prend la fuite et gagne le bord du Rhône où un passeur lui permet de traverser le fleuve sur sa barque. Mais au milieu du voyage la barque chancelle et se tord sous la poussée d'une main invisible. C'est alors que le nocher prononce ces lourdes paroles :

— Pòde plus mestreja la barco !  
Respoundè lou pilot. S'encarco  
Souto iéu, e boumbis coume uno escarpo fai :  
As tua quaucun, miserable !  
— Iéu ?... Quau te l'a di ?... Que lou diable,  
S'acò's verai, 'mé soun rediable  
Me pòutire subran au founs di garagai !<sup>(15)</sup>

— « *Je ne puis plus maîtriser la barque ! - répondit le pilote. Elle se cabre - sous moi et bondit comme fait une carpe : - tu as tué quelqu'un, misérable !* » -  
« *Moi Qui te l'a dit ?... Que Satan, - si cela est vrai, avec son fourgon - me tire sur-le-champ au fond des abîmes !* »

Alors apparaissent les âmes des noyés qui ont leur sépulture dans le Rhône, car c'est la nuit de la Saint-Médard où les infortunés recherchent

...« lis bânis obro e lis ate de fe  
Que sus la terro semenèron ;  
Espès o clar, quand ié passèron.<sup>(16)</sup>

*Les bonnes œuvres et les actes de foi - qu'ils semèrent, - nombreux ou rares, à leur passage sur la terre.*

Ces « **Trèvo** » (lutins) déroulent leur longue procession sur la berge du fleuve, une lumière à la main. Pendant ce temps la barque où s'est réfugié Ourrias fait eau de toutes parts. Il interroge le marinier :

— Sabe pas nada, capitani !...  
La sauvarés la barco ? — Nàni !  
Encaro un vira-d'iuè, la barco toumbo à founs.  
Mai, de la dougo, ounte varaio  
La proucessioun que tant t'esfraio,  
Li mort nous van manda'no traio. —  
E coume a di, la barco au Rose se pefound.  
  
E, dins la liuencho escuresino,  
di viholo fouscarino  
Qu'i man di negadis tremolon, un long rai  
D'uno ribo à l'autre lampejo.  
coume, au soulèu que pounchejo,  
Coume uno aragno que fielejo  
Se laisso resquiha de long dou fiéu que trai,

Li pescadou (qu'èron de Trèvo !)  
 Au rai claret que fai co-lèvo  
 Se guindon, e lèu-lèu s'esquihon tout-de-long.  
 D'entre l'aigo que l'enmourraio,  
 Ourrias peréu mando à la traio  
 Si man crispado !... A Trenco-Taio,  
 Li Trèvo, aquelo niue, dansèron sus lou pont !<sup>(17)</sup>

### Traduction :

- « Je ne sais pas nager, capitaine !... - La sauverez-vous, la barque ? » - « Non ! - Encore un clin d'œil, la barque tombe à fond ; - mais de la rive, où erre - la procession qui tant t'effraie, - les morts nous vont jeter un câble. » - Il dit, et dans le Rhône la barque s'engloutit.

*Et, dans l'obscurité lointaine, - et les lampes blafardes - qui aux mains des noyés tremblotent, un long rayon - d'une rive à l'autre brille comme un éclair. - Et de même, au soleil qui point, - de même qu'une araignée qui file - se laisse glisser le long du fil qu'elle jette,*

*Les pêcheurs (qui étaient des Trèves !) - au rayon clair qui fait bascule - se hissent, et rapidement se glissent tout le long. - Du milieu de l'eau qui l'emmuselle, - Ourrias envoie aussi un câble - ses mains crispées !... A Trinquetaille - les Trèves, cette nuit, dansèrent sur le pont !*

Dans ses **Memòri e Raconte**, Mistral fait un rappel de la tradition légendaire de Sainte Agathe, cette jeune Sicilienne martyre qui eut le sein tranché. Le poète raconte qu'en Arles, dans le Trésor de Saint Trophime, se trouve un plat qui aurait contenu le sein de la jeune fille, et il explique ainsi l'origine de cette dévotion :

« Un segnour de Maiano, ouriginàri d'Arle, Guihen di Pourcelet, fuguè, d'après l'istòri, lou soulet espargna i Vèspro Siciliano, en counsideracioun de sa drechuro e prudoumié. Aurien-ti pas pou scu, éu o si descendèn, nous adurre lou culte de la vierge Cataneso ? Es toujour qu'en Sicilo Santo Agueto es envoucado contro li fiò de l'Etna e à Maiano contro lou tron e l'encèndi. »<sup>(18)</sup>

### (Trad.)

*« Un seigneur de Maillane, originaire d'Arles, Guillaume de Porcelet, fut, d'après l'histoire, le seul épargné aux Vêpres Siciliennes, en considération de sa droiture et de sa probité. N'auraient-ils pas pu, lui-même ou ses descendants, nous apporter le culte de la vierge catanaise ? Toujours est-il qu'en Sicile sainte Agathe est invoquée contre les feux de l'Etna et à Maillane contre le tonnerre et l'incendie. »*

À Maillane la Sainte-Agathe était une fête votive où les jeunes, avant de danser, venaient donner une sérénade devant l'église.

Ailleurs, en Arles notamment, on sonnait « les cloches de Sainte-Agathe », la veille de sa fête, depuis le crépuscule jusqu'au lendemain matin, pour chasser les démons. Cette fête voyait le début des sorties à la campagne ; un dicton arlésien nous donne ce conseil :

« A Santo Agueto  
Pren ta boutiheto ;  
Vai à ta vigneto ;  
Se noun ié vas pèr travaia,  
Vai-ié pèr gousta. »

*(À Sainte-Agathe, prends ta bouteille ; vas à ta vignette ; si tu n'y vas pas pour travailler, vas-y pour goûter.)*<sup>(19)</sup>

Avec ce dernier extrait nous voyons un exemple de la transformation de la légende en fête populaire ; les liens sont multiples d'ailleurs entre ces deux aspects de la culture populaire. Mais Mistral évoque très peu les fêtes qui se déroulaient en Arles. Au fond, elles n'étaient ici souvent que la reproduction de ce qui existait un peu partout dans la province, alors que nos légendes, même si elles rappellent souvent des croyances assez universelles, sont le reflet d'une très profonde tradition populaire enracinée dans le terroir arlésien ; et c'est cela qui intéressait Mistral au premier chef.

**Bruno MATÉOS.**

#### NOTES

- (1) **Lou Nebout** ; Frédéric Mistral Neveu (1893-1968). Il fut Capoulier du Félibrige de 1941 à 1956 et consacra sa vie à servir la mémoire de son oncle.
- (2) Cité par R. Burnand in « Eugène Burnand au pays de Mireille » p. 126.
- (3) Ce manuscrit est celui qui servit à l'impression du recueil paru chez Roumanille en 1875.
- (4) Amédée Pichot (1795-1877). Il publia dans « Le Musée » de 1868, page 32, une « Traduction et Variante » du poème de Mistral pleine d'humour.
- (5) P. Meyer : **Tersin**, tradition arlésienne. Romania, 1872, I.P. 51.
- (6) Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris, recueillie et annotée par Jean Boutière, introduction d'Hedwige Boutière. Paris, Didier, 1978.
- (7) Corresp. Boutière page 103.
- (8) Corresp. Boutière page 105.
- (9) Armand Dauphin (1865-1956) professeur, érudit, il a consacré de nombreuses recherches à l'histoire d'Arles et de la Provence.
- (10) Cette note date des années 1930.
- (11) Corresp. Boutière page 108.
- (12) Jean Boyer : Jules Hardouin-Mansart et l'Hôtel de Ville d'Arles. Extrait de la Gazette des Beaux-Arts, imprimé pour la Ville d'Arles en 1969, page 10.
- (13) *Ibid.*
- (14) *Ibid.* page 11.
- (15) **Mirèio**, Ed. Garnier-Flammarion, p. 210.
- (16) *Ibid.* page 214.
- (17) *Ibid.* page 216.
- (18) *Memòri e Raconte*, XII.
- (19) Fernand Benoit : La Provence et le Comtat Venaissin ; Réed. Aubanel, 1975, p. 225.



# FRÉDÉRIC MISTRAL, ARLES ET LE MUSEON ARLATEN

La constitution du Museon Arlaten, malgré son importance capitale, reste une des œuvres les plus méconnues de Frédéric Mistral. Pourtant, c'est grâce à cette création que la Provence et le Pays d'Arles ont pu ainsi conserver le souvenir de leur âme propre.

Depuis la fin du Moyen Âge, Arles est restée isolée du reste de la Provence par la Crau, la Camargue et les Alpilles qui forment autour d'elle un véritable « no man's land » difficilement franchissable. Paradoxalement, si cette position précipita la déchéance de notre ville, elle rendit à celle-ci un service insigne, celui de garder intacte une civilisation ancienne et attachante, celle du peuple d'Arles. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle (dont la fin se situe en fait en 1914...), notre cité et le terroir qui l'entoure, dans leur isolement, ont mieux conservé qu'Aix ou Marseille ce qui constitue leur patrimoine populaire face au nivellement de la vie moderne. Frédéric Mistral a donc vécu les derniers feux du particularisme provençal et est mort avec lui. Il a su pressentir que tout ce qu'il avait connu, lui et ses contemporains, allait disparaître à jamais et qu'il fallait en conserver une trace tangible pour les générations futures.

Comme l'a dit Fernand Benoit qui présida longtemps à la conservation du musée, nous sommes réellement en présence d'un « Arche de Noé » de la civilisation provençale, dont la visite est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à notre pays et à sa culture. Cette exposition est si touchante que tout visiteur, surtout s'il est issu de notre terre, en ressent le charme et l'envoûtement dès la première salle. Il sent l'effervescence du petit peuple passant dans les rues ou travaillant dans les ateliers, il respecte les attitudes sobres et élégantes des aristocrates dont les portraits sont accrochés aux murs, il pénètre dans l'intimité des familles et il est presque convié au repas de Noël ou à une visite à l'accouchée... Il descend le Rhône au fil de l'eau, participe aux fêtes de la Tarasque ou à la Saint-Éloi, parcourt à cheval les drailles de Camargue et frappe à la porte de la cabane du gardian... Enfin, comme le définissait Mistral lui-même en 1896 dans « l'Aioli », c'est le musée de la « Vido vidanto et de la Raço d'Arle... »

Par cela et en plus de cela, on peut affirmer que rarement un musée a autant appartenu à son peuple que **notre** Museon Arlaten. En effet, la plupart des familles du Pays d'Arles, les plus riches comme les plus humbles, ont tenu à enrichir les collections du musée et à apporter leur pierre à l'œuvre immense de Mistral. Ainsi, voici ce qu'écrivait le poète à son ami Honoré Dauphin, un des cofondateurs du Museon, dans une lettre en notre possession datée du 2 janvier 1907...

*« ...De deman en vue, adurrai au Museon dos causo bèn poulido :*

*1) Un coupo de mabre courounado d'uno garlando de vigno galataman escrinclado. Prouvèn d'un Moussu d'Arle, (M. de Bourgon ?) que la doune en souveni à sa doumestico-e aquesto, qu'es de Maiano, me l'oufriguè pèr lou Museon.*

2) *Un agrandimen de l'Arlatenco de Patriarche, agrandimen à mié manero, en metau que sèmblo d'argènt. Sara uno di pèço precioso dóu Museon, e es lou bon catau Jùli Charle-Roux que me l'a mandado en l'ounour dou Paquebot « La Provence » de la Coumpagnié Transatlantico. Lou medaïoun es richamen encadra...»*

(... Demain en huit, j'apporterai au musée deux choses bien jolies :

1) *Une coupe de marbre, couronnée d'une guirlande de vigne joliment sculptée. Elle provient d'un monsieur d'Arles (M. de Bourgon ?) qui la donna en souvenir à sa domestique et celle-ci, qui est de Maillane, me l'a offerte pour le musée.*

2) *Un agrandissement de l'Arlésienne de Patriarche, agrandissement... en un métal qui semble être de l'argent. Ce sera une des pièces précieuses du Museon, et c'est le bon et puissant Jules Charles-Roux qui me l'a envoyée en l'honneur du paquebot « Le Provence », de la Compagnie Transatlantique. Le médaillon est richement encadré...)*

...Dans une même lettre, Mistral apprend ainsi à son ami Dauphin qu'une modeste domestique de Maillane et Jules Charles-Roux, appartenant à une puissante famille de la bourgeoisie marseillaise, ont enrichi les collections du Museon Arlaten...

Malheureusement, qu'est-il devenu **notre** Museon, celui qui fut, en son temps, le centre de la Provençalité et un musée des plus modernes ?... Une vieille bâtisse menaçant ruine... S'il possède des collections immenses d'une infinie richesse, celles-ci semblent bien compromises par manque d'entretien. S'il compte deux bibliothèques fort riches, il est inutile d'en parler aux chercheurs qui préfèrent aller en Avignon, à Aix ou à Marseille où tout est mieux aménagé pour les recevoir... Enfin, le conseil d'administration de **notre** Museon (qui, paradoxalement, compte bien peu d'Arlésiens\*, n'a de toute évidence pas les moyens de maintenir **notre** héritage, constitué par les dons de **nos** aïeux... N'est-il pas enchaîné à un carcan de lois et règlements peu appropriés ?... En un mot, **notre** Musée peut-il encore supporter la comparaison avec le Musée Basque de Bayonne, le Musée Cévenol du Vigan, le Palais du Roure d'Avignon, ou, plus près de nous encore, le Museon Camarguen du Pont de Rousty ?...

Après la parution de « La Provence et Frédéric Mistral », sous les signatures de messieurs Jean-Maurice Rouquette et Charles Galtier, et qui a passionné tous les amis du Museon Arlaten, les premières restaurations sont enfin entreprises... Souhaitons que ces deux points encourageants pour l'avenir soient le début de l'évolution qui redonnera au Museon son lustre passé. Certes, le chemin sera long pour arriver à notre but,... mais si ce cri d'alarme est entendu, cette année du Patrimoine, cent cinquantième anniversaire de la naissance de Frédéric Mistral, n'aura pas été organisée en vain !...

\* Rappelons que la Fondation du Museon Arlaten est dirigée par un comité de sept membres cooptés. Si nos renseignements sont exacts, ce comité est actuellement formé de messieurs Chamson (qui en assure la présidence), Galtier, Goyard, Jullian, Mailhan, Perrot (représentant le Conseil général, propriétaire des collections), et Tramier.

**Rémi VENTURE.**

# ASPECTS DE LA VIE ARLÉSIENNE À TRAVERS L'ŒUVRE DE MISTRAL

Il va de soi que le cadre restreint de cette étude, toute entière tournée vers la grande figure du maître de Maillane, exclut la possibilité d'étudier la vie quotidienne des Arlésiens au temps de Mistral qui a d'ailleurs fait l'objet d'une publication de M. Pierre ROLLET. Nous nous bornerons à évoquer ce qu'en a écrit le maître dans ses œuvres.

## I) LA VIE AGRICOLE :

— Entourée par les terres alluviales du Rhône, la Crau et la Camargue, ARLES est depuis des siècles une cité à vocation agricole. Il est donc logique de trouver notre ville souvent évoquée au travers des activités agraires de son terroir :

« Arle, dins rèn qu'un estivage,  
Meissouno proun de blad, pèr se nourri, se vòu,  
Sèt an de filo ! A de pescaire  
Que ié carrejon de tout caire ;  
A d'entrepide navegaire... »<sup>(1)</sup>

*Arles, en un seul été, moissonne assez de blé pour se nourrir, si elle veut, sept ans de suite ! Elle a des pêcheurs qui lui charrient de toutes parts, elle a des navigateurs intrépides...*

— Tout d'abord, c'est le blé qui est très fréquemment cité. Ainsi dans son conte intitulé « Jan Renòsi » et pour faire référence à un grain de belle qualité, on parle d'une « averse de beau froment d'Arles ». Ce froment que l'on mesurait chez nous en sestier (six décalitres) qui valait 2 hémines (1 hémine 30 litres environ) de 20 cosses (1 cosse = 1 litre 1/2 environ).<sup>(2)</sup>

C'est que la moisson tenait une place prépondérante dans le rythme annuel des travaux des champs. Mistral l'évoque bien dans son recueil de souvenirs « Memòri e raconte » :

« Dès que les blés à demi mûrs prenaient la couleur de l'abricot, un messenger partait de la commune d'Arles et, parcourant les montagnes, de village en village, il criait à son de trompe : on fait savoir qu'en Arles les blés vont être mûrs ! »<sup>(3)</sup>

Alors les gavots, paysans des « montagnes » du Luberon, du Ventoux et des Cévennes se hâtaient de descendre vers notre ville pour s'y louer. Souvent, ils se groupaient par trois (une solque) c'est-à-dire un couple de moissonneurs et une aide pour mettre les gerbes en javelles. Les champs étaient pris au forfait et, selon la grandeur des parcelles, plusieurs solques se groupaient en une chiourme en tête de laquelle travaillait le capoulié qui avait le grand privilège d'attaquer le blé le premier.

(1) Éloge d'Arles. **MIREIO**, chant VIII, p. 318 (éd. Lemerre, Paris, 1930).

(2) **Prose d'Almanach**, tome I, p. 249 et **Trésor du Félibrige**.

(3) **Memòri e raconte**, Chap. IX, p. 164 à 169.

On comprend mieux cet afflux de main-d'œuvre venue des régions rudes si l'on pense qu'une tradition voulait qu'un homme des montagnes n'ayant jamais fait les moissons en terre d'Arles avait les plus grandes difficultés à se marier ! Peut-être était-il considéré comme un fainéant ou comme impropre à mener une exploitation, en tout cas :

« N'avié pas, dempièi soun enfanço,  
Manca, 'no soulo fes, quand bloundejon li blad,  
De se gandi, 'mé sa bedoco  
I plano d'Arle. »<sup>(4)</sup>

*Il n'avait pas, depuis son enfance, manqué une seule fois, quand blondissent les blés, de s'acheminer avec le carquois de sa faucille, vers les plaines d'Arles.*

Ces gavots venaient donc, vers la Saint-Jean, se louer sur la place des Hommes (aujourd'hui du Forum) en grand nombre :

*« L'on voyait des milliers de ces tâcherons de moisson, les uns debout, avec leur faucille attachée dans un carquois qu'ils nommaient la badoque et pendue derrière le dos, les autres couchés à terre en attendant qu'on les louât. »<sup>(5)</sup>*

Car on travaillait encore à la faucille et MISTRAL se plaît à souligner la noblesse antique de ce travail, où le seul artifice consistait à protéger la main gauche par des doigtiers en roseaux. Mais déjà les machines faisaient leur apparition, saluées par ces phrases féroces : « vous voyez des espèces d'araignées monstrueuses... qui agitent leurs griffes au travers de la plaine... qui lient les javelles avec des fils de fer, puis les moissons tombées, d'autres monstres à vapeur, des sortes de Tarasques, les batteuses, nous arrivent »<sup>(5)</sup>. Au contraire, au lieu de ce labeur hâtif et triste, Mistral exalte la fête incessante qu'étaient les moissons de sa jeunesse, du lever du jour, quand le capoulié saluait le soleil de sa faucille en criant : un de plus !, jusqu'au soir paisible. Journées laborieuses mais entrecoupées de cinq repas (déjeuner, grand-boire, dîner, goûter, souper) où l'on se restaurait certes, mais surtout où l'on pouvait parler et rire.

— Puis venaient les glaneuses. Cette activité, importante pour les petites gens, durait un mois :

*« Elles couchaient dans les champs, sous de petites tentes appelées « tibaneou » qui leur servaient de moustiquaires et le tiers de leur glane, selon l'usage d'Arles, était pour l'hôpital. »<sup>(5)</sup>*

Heureux temps où l'on ne se heurtait pas à chaque coin de champ au panneau interdisant la glane ou toute autre cueillette !...

Enfin, le blé partait chez le meunier qui recevait pour salaire une part du grain, en général une cosse par hémine.<sup>(6)</sup>

(4) **MIREIO**, chant IX.

(5) **Memòri e raconte**, CF. ci-dessus.

(6) **Prose d'Almanach**, T. I, p. 107.

— Le foin aussi faisait l'objet de récoltes abondantes sur notre terroir, le foin de Crau n'est-il pas encore justement célèbre et exporté ?, aussi MISTRAL l'évoque-t-il en de très beaux vers :

« Alin pu liuen, vèi, auto e largo,  
L'erbo fenalo que se cargo :  
L'abile carretié, sus lou viage, eilamout,  
A grand brassòu, de la pasturo  
Que i'embarravo la centuro,  
Fasié mounta sèmpre l'auturo,  
Acatant parabando, e rodo, emai timoun » (7)

*Là-bas, plus loin, il voit, haute et large  
l'herbe fauchée que l'on charge  
l'habile charretier sur le charroi, là-haut,  
à grandes brassées, du fourrage  
qui lui enfermait la ceinture  
élevait sans cesse la hauteur,  
couvrant ridelles et roues et timon.*

Une autre activité évoquée dans l'œuvre mistralienne est celle des bergers, ces hommes philosophes et solitaires qui fabriquaient eux-mêmes leur « jonchée d'Arles », fromage de brebis déjà célébré par Belaud de la Belaudière.<sup>(8)</sup> C'est l'occasion pour le poète d'évoquer la transhumance de ces troupeaux de Crau et de Camargue (lis abeié) partant aux beaux jours retrouver l'herbe drue des alpages.

« Car es i pastre d'Arle que l'aubisco  
De tòuti aquélis Aup e cimo liuencho  
Desempièi de milo an es reservado » (9)

*« Car c'est aux bergers d'Arles que l'usage de toutes ces Alpes  
et cimes lointaines, depuis des milliers d'années, est dévolu. »*

En effet, depuis toujours, les bergers du pays d'Arles montent vers les cimes alpestres et j'en sais qui voient avec regret cette pratique disparaître au profit de bergeries de plaine climatisées et surtout dépoussiérées. Le passage des troupeaux faisait pourtant la partie intégrante du paysage et de la vie du terroir arlésien, surtout quand ils traversaient les quartiers au petit matin ou au « calabrun » dans un :

« Revoulun de pousso emé si pastre afeciouna, emé si chin que japon, emé si fier menoun qu'an pas pòu de la nèu, emé si pòutre e sis aret, emé si fedo sounaiero, nouvelamen toundudo e bramant de la fam !... coume au tèms de la Biblio. »

*« Dans un tourbillon de poussière, avec leurs bergers attentifs,  
leurs chiens qui jappent, leurs fiers boucs qui n'ont pas peur  
de la neige, avec leurs ânes et leurs bœufs, avec leurs brebis  
portant sonnailles, nouvellement tondues et bêlant de faim...  
comme aux temps bibliques » (10)*

(7) MIREIO, chant IX, p. 334.

(8) Memòri e raconte, p. 175.

(9) Poème du Rhône. Chant II. p. 24. laisse XXIV.

(10) Discours du 23 mai 1886 pour la Santo Estello de Gap.

Comment ne pas évoquer la magnifique description du troupeau du berger Alàri au chant IV de **Mireille** !

Ce départ, puis ce retour avec les premières nuits fraîches, rythmaient la vie de la cité et les sonnailles des « flouca » faisaient bondir les enfants plus sûrement que la sonnerie de la récréation, c'était un peu la fête qui passait.

## II) ÉTAT D'ESPRIT ET HABITUDES :

— On a souvent parlé de la fierté des Arlésiens qui a parfois choqué certains voyageurs « de qualité », mais il est un domaine où cette fierté a trouvé à s'exercer avec une intensité particulière, c'est celui de la propreté. La propreté des Arlésiennes fut célèbre. Il ne s'agit pas uniquement de propreté corporelle qui va de pair avec le port du costume mais surtout du point d'honneur que les maîtresses de maison mettaient à tenir impeccablement blanche leur demeure, intérieur comme façade :

« L'Arlatenco, chasque jour, lavo e freto soun sòu, e tóuti li semano, blanchis au la de caus lou dedins e lou deforo de sa demouranço » <sup>(11)</sup>

« *L'Arlésienne, chaque jour, lave et frotte son seuil et, toutes les semaines, blanchit au lait de chaux l'intérieur et l'extérieur de sa demeure.* »

Il y a quelques années encore, cet usage ne s'était pas perdu et il était du devoir de la maîtresse de maison d'avoir son logis éclatant de blancheur, quitte à passer au pinceau (et à genoux !) les bas des murs pour assurer la finition. L'esprit de la Roquette symbolise un peu celui de la ville toute entière à ce sujet aussi, l'anecdote de la roquetière Marianne, femme du marinier BERNAT, bien que très connue<sup>(12)</sup> mérite d'être rappelée en quelques mots : Cette bonne fille d'Arles apprit un jour par son curé la mort de son époux lors d'un combat naval contre les Anglais. Au grand ébahissement du vieux prêtre, elle lui demanda de revenir huit jours plus tard lui apprendre officiellement la nouvelle. Bien sûr, elle mit à profit ce délai pour astiquer de fond en comble sa demeure si bien que le jour dit, elle put donner libre cours à son chagrin devant les voisins assemblées... tout en se délectant intérieurement des compliments sur la propreté de sa maison !! ainsi se font les réputations !...

— Les habitudes alimentaires de nos anciens sont aussi évoquées dans l'œuvre de Mistral. Ainsi dans sa célèbre « Ribote de Triquetaille »<sup>(13)</sup> le poète délaisse les plaisirs uniformisés de la table « nordique » de l'hôtel PINUS pour la cuisine fruste mais appétissante des cabarets populaires arlésiens. On y dégustait alors oignons,

(11) **Prose d'Almanach**. Tome I p. 216.

(12) Publiée dans la revue **Le Musée** de Fassin et reprise par Mistral dans sa **Prose d'Almanach** en 1870.

(13) **Memòri e raconte**. p. 353. Étudiée par René Garagnon dans ses « **Chroniques Arlésiennes** » - Arles 1379.

piments vinaigrés, fromage pétri, olives confites, boutargue, merluche braisée, cabri, omelettes, soupes et les spécialités : catigot d'anguilles et bœuf gardianne (déjà !). Après quoi, et les libations aidant, on chantait force couplets plus ou moins gaillards. Il faut dire que les plats étaient « *salés comme mer, poivrés comme diable* » et que cela devait donner bien soif !<sup>(13)</sup>

— La promenade vers le cabaret par les rues animées de la ville lui permet d'évoquer les cris des barraliero (marchandes d'eau) et des cacalausiero (marchandes d'escargots). Les Arlésiens étaient friands de ces animaux et leur ramassage et leur préparation étaient parfois une source de revenus pour les mères de la campagne :

Vè ! quant n'ai dins ma canestello !  
Ai de mourgueto, de platello,  
De meissounenco... E pièi, li manjes ? léu ? pas mai !  
Ma maire, tóuti li divèndre  
Li porto à-n-Arle pèr li vèndre,  
E nous entorno bon pan tendre...<sup>(14)</sup>

*Voyez combien j'en ai dans ma corbeille ! j'ai des nonnains, des platelles, des moissonnières... et puis, tu les manges ? moi ? nenni ! ma mère, tous les vendredi les porte à Arles pour les vendre et nous rapporte du bon pain tendre...*

- Il faudrait aussi ne pas oublier l'esprit religieux des Provençaux et des Arlésiens en particulier à cette époque, en dépit d'un courant anticlérical certain auquel Mistral céda au début de sa vie. Cet aspect nécessiterait une étude plus approfondie mais nous nous bornerons à citer l'importance des pèlerinages « roumavage » et singulièrement celui des Saintes-Maries-de-la-Mer qui n'était pas encore envahi des hordes touristiques avides de « gitaneries » à bon marché. À cette époque, les Provençaux participaient nombreux aux cérémonies et Mistral en fit l'expérience. Il relate son expédition de mai 1855 au chapitre XIV de Memòri e Raconte : « Voyage en voiture par FOURQUES et les JASSES D'ALBARON avec un roulier heureux (on le payait 7 livres par quintal transporté d'Arles à Lyon, il gagnait bien sa vie !) il assiste à la descente des châsses puis, sans s'attarder, s'en va vers Aigues-Mortes. »

### III) DISTRACTIONS :

Si le travail a la place d'honneur dans l'œuvre de Mistral, les distractions n'y sont pas absentes. Outre les plaisirs de la table, accessibles à tous, l'Arlésien était agité, comme de nos jours, par la passion des taureaux, la « fe di biòu ». Cet attachement quasi religieux à la bête noire aux cornes en lyre est un trait d'union entre les générations, le maillanais l'évoque plusieurs fois mais surtout dans les « remontrances des taureaux de Camargue » qui est un long cri de révolte de l'âme provençale devant un certain dirigisme parisien qui prétendait interdire les courses (une fois de plus !).

(14) Mirèio. Chant VIII. p. 316.

Qu'il nous soit donc permis de terminer en citant cette vibrante évocation des « abrivado » d'Arles où s'exprime le bouillonnement de la vie provençale de toujours :

« Oh ! li bèllis abrivado que se dounavo en Arle !... Aqui de fes que l'a, quatre o cinq cènt cavalié emé si ficheiroun à l'arcoun de la sello, nous venien queue en palun<sup>(15)</sup>. Pièi coume arribavian em'aquelo noblo escorte, nous abrivavon à galop sus l'esplanado de la Lisso... Li bioù, li cavalié, li gardian e lou pople tout acô tresanant, ardènt, apetega, prenié lou vanc ensèn e bourjounavo autour di bàrri...  
...Tout lou mounde avié pòu e tóuti voulien rèstre... »<sup>(16)</sup>

*« Oh, les belles abrivados que l'on donnait à Arles !... Là, parfois, quatre ou cinq cents cavaliers avec leur trident à l'arçon de la selle nous venaient chercher dans la plaine palustre. Puis, quand nous arrivions avec cette noble escorte, on nous lançait au galop sur l'esplanade des Lices... Les bœufs, les cavaliers, les gardians et le peuple, tout cela frémissant, ardent, enflammé, prenait l'élan, se bousculait autour des remparts...  
...Tout le monde avait peur et tous voulaient y être... »*

**Pierre NERI.**

(15) Ce sont les taureaux qui parlent et s'adressent au Ministre de l'Intérieur de l'époque (1873).

(16) **Proso d'Armana.** Armana Prouvençau. 1874.



# LOU RÈNG DE LA VILO D'ARLE DINS L'OBRO DE MISTRAL

**La Santo Estello Arlatenco : Arle es toujours « Emperairis »**

## ARLE E LIS AUTRI VILO

Quet es lou rèng d'Arle pèr raport is àutri vilo dou Miejour dins l'obro mistralenco ? Pèr assaja de respoundre à-n-aquesto questioun, avèn estudia mai especialamen si « sèt rai pouëti » (Marius ANDRÉ), valènt-à-dire **Mirèio (1859)**, **Calendau (1867)**, **Lis Isclo d'Or (1876)**, **Nerto (1884)**, **La Rèino Jano (1890)**, **Lou Pouèmo dóu Rose (1897)**, **Lis Oulivado (1912)**.

Avèn coumta li vilo e vilage que si noum èron marca, en leissant de coustat l'evouacioun d'oumaci sis abitant, si quartié, si mounumen etc e avèn óutengu, pèr li dès proumiéri vilo, lou tablèu de frequènci segènt :

	Mir.	Cal.	Isclo	Ner.	R.Jano	P.d.R.	Ouliv.	Toutau
Ais	3	10	5	2	4		1	25
Arle	21	11	18	26	6	12	9	103
Avignoun	2	9	19	17	13	16	2	78
Li Baus	7	8	3	1	1		2	22
Bèu-Caire	3	1	1	1	1	31	2	40
Cassis		25	1					26
Marsiho	4	11	13	2	7	3	2	42
Pont-St-Esperit						12		12
Tarasoun			5	4		2	1	12
Toulouso	1	1	6	1	1	2	7	19

**Arle** es mencionado un cop pèr « Arelas » (Ouliv.). **Cassis** se trobo especialamen dins « Calendau » car es la vilo mounte nasquè lou jouine pescaire. « Lou Pouèmo dóu Rose » canto l'antico batelarié, vaqui perqué li vilo citado soun situado long dóu flume. L'istòri de « Nerto » se debano subre-tout dins li relarg d'Arle e d'Avignoun. 5 vilo dintre li 219 soun evoucado dins chascue pouèmo.

En caso de noste proucedimen de travai, li chifro courrespondon pas au nombre just di vilo evoucado pèr Mistral. Lou soundage a soulamen pèr toco d'assabenta en generau, mai la resurto es significativo. Dintre li 219 vilo citado (que la bono mita n'es evoucado qu'un cop) dos vilo soun premiero: ARLE e AVIGNOUN. Soun li rode que

Mistral'amè lou mai, emé Maiano bèn entendu. Mai ARLE es la valènto vinceiris ! Lou « reinage dóu lioun » es pas mort ! Arle es toujours « emperairis » !

## LOU DARDAIAMEN D'ARLE

Aquéli vilo, Mistral li paro em'un biais agradiéu o rude coume : « Aurenjo la poumpouso » (Mir. XI), « Sant-Chamas lou riche » (id. VI), « Niço la Blanco » (Cal. VI), « Marsiho, avaro maire » (id.). Quàuqui ciéuta soun especialamen ounourado : « Avignoun, la galoio campaniero » (P.d.R. LXIX), Sisteroun « Lou ro, lou capeiroun / E la clau de Prouvènço » (R. Jano, I), « Ais, la ciéuta rèino e coumtalo » (Cal. X), « Coundriéu... maire di grand patroun de Rose » (P.d.R., II).

Vous sias coungousta ? Osco ! Mai que delice e regale e chale aro pèr nosto vilo. Pèr Arle, « aquéu bèl Arle que s'oublido jamai » (Disc. is Arlaten). l'eloge inagoutable es ardènt que-noun-sai. Nosto ciéuta es à-de-rèng « grand lauroun » (Ouliv.), « la grando vilo... patrio souleiouso... ciéuta douço e brunello » (Mir. VIII), « drudo terro » (Mir. id.). Es uno « metroupòli reialo » (Ouliv.), porto « lis Arenò en courouno » (Ouliv.), autro « véuso Artemiso » (id.). Mai sa courouno es la d'uno emperairis : « Arle emperairis » diguè lou Conse vièi de Marsiho à la Rèino Jano. E en apouteòsi, la « Terro d'Arle » es sinounime de « Terro de Diéu » (Ouliv.). Quau troubarié mies ?

## LOU PROUVENÇAU PUR

Sarié esta interessant tambèn de faire uno tiero dis escrivan arlaten e d'estudia soun rèng dins l'obro mistralenco. Poudèn pamens remarca que Miquèu de TRUCHET a uno plaço d'elèi dins lou diciounàri e dins **Nerto** es lou bourgés dóu siècle XIVEN, Bertran BOISSET.

Dóumaci aquélis ome, lou « Mèstre » rènd óumage à noste « parla arlaten » que n'en douno la defenecioun seguènto : « Dialèite d'Arle emplega dins l'ancian reiaume d'Arle valènt-à-dire pèr Ii ribeiren dóu Rose entre Mountelimar, Aurenjo, Carpentras, Cavaïoun, Sant-Roumié, Arle, Nimes, Bèu-Caire, Tarascoun, e Avignoun. Aquelo parladuro sèr de proutoutipe dins **Lou Tresor dóu Felibrige**. » Dins soun diciounàri tambèn, Mistral noto : « Lou cacalaus, dialèite d'Arle, prouvençau pur, biais de dire arlaten que se trobo dins aquéli vers de M. de Truchet : « Lou cacalaus mounte anara/emé sa pureta divino ? » Acò's un moussèu chausi d'uno cansoun que mostro lou pouèto descounsoula de vèire li demoulicioun facho pèr desgaja lis Arenò car èro dins aquéu rode que li gènt avien lou « parla arlaten » pur. Pèr èstre poulit, un vers dèu senti « l'ayet deis Arènes » s'esclamo Truchet que visquè de 1766 à 1841.

Dous cop encaro, Mistral saludo noste « parla ». Fai-ti pas jura à sa Rèino Jano : « Que toustèms la noblo lengo d'Arle/ En païs prouvençau se mantèngue e se parle ! » (Ate IV). Fai-ti pas faire un arderous eloge d'Arle pèr lou cacalausié Andreïoun que parlo « emé sa lengo d'or » (Mir. VIII).

Or, rapello lou Pouèto, Sant Louis disié : « Lengo d'O - Lengo d'Or ». Ansin, quand Mistral canto « la lengo dóu terraire », quouro pren la decisioun d'apara nosto « lengo mespresado » e, em'elo, de counquista la glòri « pèr lou noum de Prouvènço », s'agis toujours de noste « cacalaus » !

### **LA LENGO, VUE !**

Pèr quant à nautre, bono-di tóuti aquéli que nous an garda « noste parla gènt... franc e. pur e clar cou me l'argent » (Is clo d'Or), agissen pèr que nosto lengo d'or siegue toujours nosto « lengo d'amour ». Pèr elo, siguen emé « dou terradou li mascle » e noun emé lis « arlèri » e li « bastard » (Cal. IV). « Quau laisso soun lengage / en gage / Aquéu n'es qu'un vincu » apoudeguè Mistral à sa **Cansoun dis Avi**. Alor, nautre que l'aman aquest « signau de nosto raço, mirau de nosto glòri » (Discours), bord que sabèn lou Secrèt, fassen noste Devé. Siguen d'aquéli bons óubrié que noun soulamen parlon, mai mantènon « l'usage d'escriéure en Prouvençau » (Memòri). Garden nosto óurignaleta ! Se leissen pas depersouna pèr lou barrulaire nivelaire. Mistral disié : « Parlo fièr toun Prouvençau ! » (Ouliv.), « à la vilo, au vilage, à l'oustau, pèr carriero, au café, dins li ciéucle, sus li camin de ferre e dins li magasin » (Discours). Apouden : en veituro, en avioun, dins lou metrò, au telefoun, dins la vido vidanto. Abarrissen li Prouvençau de deman « emé lou mèu di tradicioun e dóu Bon Dieu » (Memòri, III). Nous fau amerita lou coumplimen adreissa pèr Mistral à la fiho dóu pintre REATTU, Dono GRANGE : « O tu que... as counserva toujours, / Sèns cregne que res ni que rèn t' escalustre, / lou vièsti, lou parla, lou gàubi dóu Miejour. » (Is clo d'Or).

Se **MANZONI** vouguè « risciacquare i suoi panni nell' Arno », valènt-à-dire refresca soun vièsti dins l'Arno, pèr espurga sa lengo en l'abéurant à la puro font de la Touscano, nautre, dins aquesto Annado Mistralenco, abéuren se à l'obro dóu Mèstre, obro qu'es « la sourso e lou sorgènt » (Canoungue FASSY). Sus li piado de MISTRAL, « paire e fiéu » de nosto lengo (Pèire DEVOLUY), car l'aubourè e la menè à la glòri, anen tóuti faire nosto bugado au Rose. Aguen pas pòu, « l'aigo signado es aigo roudanenco » (Ouliv.), mai se fau mesfisa quand meme dóu Dra, lou « bèu glàri dóu Rose » que trèvo « dins li soubau dóu palais de la Trouio / E d'aquéu dóu Grand-Priéu » ! (P.d.R. VII)

**Oudilo RIO.**

# LA PLACE DE LA VILLE D'ARLES DANS L'ŒUVRE DE MISTRAL

**La Sainte Estelle arlésienne : Arles est toujours « Impératrice »**

## ARLES ET LES AUTRES VILLES

Quelle place ARLES occupe-t-elle parmi les autres villes du Midi de la France, dans l'œuvre de Mistral ? Pour essayer de répondre à cette question, nous avons étudié plus particulièrement ses « sept rais poétiques » (expression de Marius ANDRÉ), c'est-à-dire **Mireille** (1859), **Calendal** (1867), **Les îles d'Or** (1876), **Nerthe** (1884), **La Reine Jane** (1890), **Le Poème du Rhône** (1897), **Les Olivades** (1912).

Nous avons enregistré les villes et villages dont les noms étaient cités, sans tenir compte de leur évocation à travers leurs habitants, quartiers, monuments etc., et nous avons obtenu le tableau suivant, pour les dix premières villes :

	Mir.	Cal.	Îles d'or	Ner.	R.Jano	P.d.R.	Oliv.	Total
Aix-en-Prov.	3	10	5	2	4		1	25
Arles	21	11	18	26	6	12	9	103
Avignon	2	9	19	17	13	16	2	78
Les Baux	7	8	3	1	1		2	22
Beaucaire	3	1	1	1	1	31	2	40
Cassis		25	1				1	26
Marseille	4	11	13	2	7	3	2	42
Pont-St-Esprit						12	1	12
Tarascon			5	4		2	1	12
Toulouse	1	1	6	1	1	2	7	19

**Arles** est mentionnée une fois par « Arela » (Oliv.). **Cassis** est évoquée surtout dans « Calendal » car c'est là que naquit le héros. « Le Poème du Rhône » chante l'antique batellerie aussi trouve-t-on surtout des villes situées sur les bords du fleuve. L'histoire de « Nerthe » se déroule principalement dans Arles et Avignon.

5 villes seulement sur 219 enregistrées sont évoquées dans chaque œuvre.

Étant donné la façon dont nous avons procédé, les chiffres ne correspondent pas au nombre réel des villes évoquées par Mistral. Un tel sondage ne doit être consulté qu'à titre indicatif, cependant les résultats sont significatifs. Nous constatons que sur les 219 villes citées (dont plus de la moitié ne sont mentionnées qu'une fois) deux

villes arrivent en tête : ARLES et AVIGNON. Ce sont les villes les plus chères au cœur du Poète, sans parler de Maillane bien entendu. Mais ARLES dépasse très nettement toutes ses consœurs ! La «royauté du lion » n'est pas morte ! Arles est toujours « impératrice » !

## LE RAYONNEMENT D'ARLES

À ces villes, Mistral donne des qualificatifs gracieux ou mordants tels que « Orange la pompeuse » (Mir. XI), « Saint-Chamas le riche » (id. VI), « la blanche Nice » (Cal. VI), « Marseille, mère avare » (id.). Certaines villes sont particulièrement honorées : « Avignon, la sonneuse de la joie » (P.d.R. LXIX), Sisteron « le roc, le chaperon et la clef de Provence » (R. Jano), « Aix, la cité reine et comtale » (Cal. X), « Condrieu... mère des grands patrons du Rhône » (P.d.R. II).

Tout ceci est bel et bon, mais pour Arles, « ce bel Arles que l'on n'oublie jamais » (Disc. aux Arlésiens), Mistral fut intarissable. Notre ville est qualifiée tour à tour de « grande source » (Oliv.), « grande ville... patrie de soleil... cité douce et brune » (Mir. VIII), « féconde terre » (id.). Elle est une « royale métropole » (Oliv.), elle « porte les Arènes en couronne » (id.), nouvelle « veuve Artémise ». Mais sa couronne est celle d'une impératrice : « Arles est impératrice » dit le premier consul de Marseille à la Reine Jeanne. Et en apothéose, la « Terre d'Arles » est synonyme de la « Terre de Dieu » (Oliv.). On ne peut trouver mieux !

## LE PROVENÇAL PUR

Il aurait été intéressant également d'étudier la place occupée par les écrivains arlésiens dans l'œuvre de Mistral. Notons que dans son dictionnaire, Mistral honore particulièrement Michel de TRUCHET et dans **Nerthe** le bourgeois du XIV<sup>e</sup> siècle Bertran BOISSET.

À travers ces hommes, « Lou Mèstre » rend hommage à notre « parla arlaten » qu'il définit ainsi : « Dialecte d'Arles, usité dans l'ancien royaume d'Arles, c'est-à-dire sur les rives du Rhône, entre Montélimar, Orange, Carpentras, Cavaillon, Saint-Rémy, Arles, Nîmes, Beaucaire, Tarascon et Avignon. C'est celui qui sert de prototype dans « **Le Trésor du Felibrige** ». Dans cet ouvrage, Mistral note aussi : « Lou cacalaus, le franc dialecte d'Arles, le provençal pur, locution arlésienne constatée dans ces vers de M. de Truchet : « Lou cacalaus mounte anara / emé sa pureta divino ? ». Ces vers sont extraits d'une chanson où le poète exprime son désarroi devant les travaux de dégagement des Arènes, car c'était là que se trouvait « lou parla arlaten » pur. Pour être beau, un vers doit sentir « l'ail des Arènes » s'exclame Truchet qui vécut de 1766 à 1841.

Par deux fois encore, Mistral salue notre « parla ». Ne fait-il pas jurer à sa Reine Jeanne : « Que toujours la noble langue d'Arles se maintienne et se parle en pays provençal ! » (Acte IV). Ne fait-il pas faire un vibrant éloge d'Arles par Andreoun qui parle « en sa langue d'or » (Mir. VIII). Or, rappelle le poète, Saint-Louis disait « Langue d'Oc, Langue d'Or ». Ainsi quand Mistral chante « la langue du terroir », quand il décide de défendre notre « langue méprisée » et, avec

elle, de conquérir la gloire « pour le nom de Provence », c'est de notre « cacalaus » qu'il s'agit.

## **LA LANGUE, AUJOURD'HUI**

Quant à nous, grâce à tous ceux qui nous ont gardé « notre parler gentil... franc, et pur, et clair comme l'argent » (Îles d'Or), faisons en sorte que notre langue d'or soit toujours notre « langue d'amour ». Pour elle, soyons avec « les mâles du terroir » et non avec les « fats (et les) bâtards » (Cal. IV). « Celui qui laisse sa langue en gage... n'est qu'un vaincu » ajouta Mistral à sa Chanson des Aïeux. Alors, nous qui l'aimons ce « miroir de notre gloire », puisque nous savons le Secret, faisons notre Devoir. Soyons de ces bons « ouvriers » qui non seulement parlent leur langue, mais maintiennent « l'usage d'écrire en provençal » (Mémoires). Gardons notre originalité ! Ne nous laissons pas dépersonnaliser par le rouleau compresseur uniformisateur ! Mistral disait : « Parle fier ton provençal » (Oliv.), « à la ville, au village, à la maison, par les rues, au café, dans les cercles, sur les chemins de fer ou dans les magasins » (Discours). Ajoutons : en voiture, en avion, dans le métro, au téléphone, dans toutes les circonstances de la vie. Nourrissons les Provençaux de demain « avec le miel des traditions et du Bon Dieu » (Mémoires, III). Tâchons de mériter le compliment adressé par Mistral à la fille du peintre REATTU, madame GRANGE : « O toi qui... conservas toujours, / sans craindre que personne ou que rien ne t'offusquât, / le costume, le parler, les manières du Midi » (Îles d'Or).

Si MANZONI voulut « risciacquare i suoi panni nell' Arno » (rincer ses nippes dans l'Arno) pour purifier sa langue en l'abreuvant aux sources pures du toscan, faisons de même, en cette année MISTRAL, et abreuvenons-nous à l'œuvre mistralienne qui est « la sourso e lou sorgènt » (Chanoine FASSY). Sur les traces de MISTRAL, « père et fils » de notre langue (Pierre DEVOLUY) – car il en fut le révélateur et le glorificateur –, allons tous faire notre lessive au Rhône. Soyons sans crainte, « l'eau rhodanienne est eau bénite ! » (Oliv.), mais méfions-nous quand même du Drac, le « beau génie » qui hante « les sous-sols du palais de la Trouille / et de celui du Grand-Prieur !... » (P.d.R. VII)

**Odyle RIO.**

# Sommaire des bulletins de l'année 1980

	N <sup>os</sup>	Pages
— Éditoriaux	36 et 37	1
— Préfaces des bulletins de l'année Mistral	38 et 39	1
— Le costume masculin provençal	36	4
— Le costume masculin provençal (suite)	37	12
— La vie quotidienne à Arles au temps de Saint-Césaire	36	11
— La vie quotidienne à Arles au temps de Saint-Césaire	37	24
— Les mendiants de la Charité d'Arles (suite et fin)	36	22
— Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps (suite et fin)	36	28
— Arles à l'époque classique L'architecture au XVIII <sup>e</sup> siècle	37	3
— Arles et Agrippa d'Aubigné	37	8
— Visites commentées - Le Vieux Tarascon	37	10
— Spécial Frédéric Mistral		
- Préfaces	38 et 39	1
- Lindau - Avant propos	38	2 et 3
- Frédéric Mistral et les monuments d'Arles	38	4
- Mistral et les filles d'Arles	38	11
- Frédéric Mistral et l'histoire d'Arles	38	22
- La place de la Ville d'Arles dans l'œuvre de Mistral	39	23
- Aspects de la vie arlésienne à travers l'œuvre de Mistral	39	17
- Frédéric Mistral et le Museon Arlaten	39	15
- Frédéric Mistral et les légendes arlésiennes	39	3
— Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence		
Titre III - Du royaume d'Arles à l'union de la Provence à la couronne de France		
Chapitre II - Arles et la Provence à l'heure catalane		
XII <sup>e</sup> siècle (suite)	36	16
XII <sup>e</sup> siècle (suite et fin)	37	18



Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1980 — Imp. l'Homme de Bronze, Arles  
Directeur de la publication : M. Venture